

*Shimabuku : la sirène de 165 mètres et autres histoires =
The 165-metre Mermaid and Other Stories*

Anne Cuzon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/87858>

DOI : [10.4000/critiquedart.87858](https://doi.org/10.4000/critiquedart.87858)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Cuzon, « *Shimabuku : la sirène de 165 mètres et autres histoires = The 165-metre Mermaid and Other Stories* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2022, consulté le 16 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/87858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.87858>

Ce document a été généré automatiquement le 16 mars 2022.

EN

Shimabuku : la sirène de 165 mètres et autres histoires = The 165-metre Mermaid and Other Stories

Anne Cuzon

- 1 Ce catalogue a été édité à l'occasion de l'exposition *Shimabuku. La Sirène de 165 mètres et autres histoires* présentée au Nouveau Musée National de Monaco de février à octobre 2021. Son commissariat était assuré par la conservatrice en chef du musée Célia Bernasconi. Son texte introductif prend la forme d'un journal de bord retraçant les différentes étapes du projet d'exposition. La commissaire y décrit notamment les productions réalisées par l'artiste japonais Michihiro Shimabuku, en collaboration avec les artisans et le public monégasque entre 2020 et 2021. Le sommaire de l'ouvrage suit le fil d'une liste d'œuvres entrecoupée de trois autres textes, rédigés respectivement par Rirkrit Tiravanija, Claire Le Restif et Nicolas Bourriaud.
- 2 Le point de départ de l'exposition est l'œuvre *Je voyage avec une sirène de 165 mètres* (1998 – en cours), acquise par le musée en 2018. D'abord montrée à Marseille, Sydney puis San Francisco, l'œuvre consiste en une installation qui ne s'active que dans des lieux localisés en bord de mer. Elle s'inspire d'une légende japonaise médiévale racontant qu'en 1222, une sirène longue de 165 mètres fut retrouvée échouée sur une plage de Fukuoka, sur l'île de Kyushu. Six fragments de ses os sont depuis conservés dans un temple. Ce court récit, traduit en monégasque, est relaté par Shimabuku sur une pierre de travertin reproduite dans l'ouvrage, dont on peut noter qu'il est richement illustré. La dizaine d'illustrations qu'il contient permet de constater l'aspect protéiforme de la pratique de l'artiste, qui associe installation, photographie, sculpture, ou encore cuisine et artisanat. Comme le note Nicolas Bourriaud, cette pratique ne privilégie aucun médium spécifique, et « repose sur des relations davantage que sur des objets » (p. 259). En effet, à chaque nouvelle itération de l'œuvre, Shimabuku engage une rencontre avec le public local. À Monaco, l'artiste est intervenu auprès d'une classe de CM2 pour imaginer un « musée de la sirène » fait de cartons et de dessins. S'inscrivant dans la durée, *Je voyage avec une sirène de 165 mètres* se conçoit à l'image de l'ensemble du

travail de l'artiste, sinon comme une performance, plutôt comme « une action, un geste philosophique imprimé dans le réel » (p. 261). En témoigne le parcours de vie de Shimabuku, né à Kobe en 1969, instruit au Japon et aux États-Unis, puis retourné dans son pays natal après douze années passées à Berlin, ce geste philosophique s'élabore dans la perspective du voyage, du déplacement vers l'autre.